Document generated on 08/11/2025 10:46 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Bande dessinée et beau livre

Virginie Fournier and Emmanuel Simard

Number 184, Spring 2022

URI: https://id.erudit.org/iderudit/98739ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Fournier, V. & Simard, E. (2022). Review of [Bande dessinée et beau livre]. *Lettres québécoises*, (184), 78–81.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sens et sensibilités

Bande dessinée **Virginie Fournier**

Pour appréhender le sujet de la guérison, Catherine Ocelot s'intéresse à *Grey's Anatomy,* aux plantes araignées et à de petits bols en céramique.

Qui n'a jamais, à pas d'heure dans la nuit, fait défiler les résultats d'une recherche de symptômes dans son navigateur sans pouvoir s'arrêter ? Pris sa température à maintes reprises dans la même journée ? Ne s'est jamais tâtonné ganglions, seins, testicules (alouette !) dans la quête angoissante d'une enflure, d'une décoloration, d'une quelconque raison pour expliquer son mal-être ? Surtout, qui n'a jamais été seul·e au moins une fois dans sa vie ?

À la solitude, à l'hypocondrie et aux autres douleurs inexpliquées, Catherine Ocelot tend l'oreille, fait de la place, cherche à les comprendre. Au lieu de les considérer comme des problèmes à régler, l'autrice choisit, dans son album *Symptômes,* de décortiquer ce qu'implique la souffrance chronique, qu'elle soit physique ou psychologique, pour les personnes qui la subissent et vivent avec son stigmate. Car les personnes souffrantes demeurent souvent incomprises, culpabilisées, voire laissées sans diagnostic ; ici, l'artiste leur offre l'occasion de se reconnaître dans une communauté, en explorant son propre rapport à la douleur et à l'idée de guérison.

S'approcher de la blessure

L'univers d'Ocelot, teinté d'onirisme, se caractérise par son humour absurde, ses questionnements existentiels et, depuis *La vie d'artiste* (Mécanique générale, 2018), sa démarche de journalisme littéraire. Dans *Symptômes,* elle revisite ce qui est tenu comme insignifiant – le besoin de raconter un rêve, par exemple – et met à mal notre définition de la rationalité, avec son Laboratoire des rêves et des cauchemars, où chacun·e peut venir déposer son rêve et être écouté·e par un·e spécialiste. L'autrice propose une vision holistique du monde, dans laquelle s'entremêlent la détresse psychologique et la souffrance physique, et elle ne prend parti pour aucune médecine en particulier.

Car la question, pour Ocelot, ne concerne pas le choix d'un remède universel ou d'une solution miracle qui réglerait le sort de la souffrance, mais bien le rapport sensible que chacun·e entretient avec sa propre douleur. Pour y réfléchir, l'artiste considère ce qui est en apparence anodin, mais qui s'accumule et se transforme en stress quotidien – le vieillissement de ses parents, son historique médical, le besoin de recourir à des figures rassurantes –, pour mieux comprendre la construction de nos affects ainsi que leur importance sur notre psyché. L'album présente, comme un flux de pensées, la trajectoire de la narratrice et des membres de son groupe de soutien fictif, les Solitudes Anonymes. À l'image d'une courtepointe, qui nourrit d'ailleurs le récit sur le plan métaphorique, différentes saynètes ainsi qu'une diversité de prises sur le sujet, habilement arrimées à la trame narrative et graphique, se succèdent. En se racontant leurs histoires douces-amères, les personnages tentent de mieux accueillir ce qui les rassure et les fragilise.

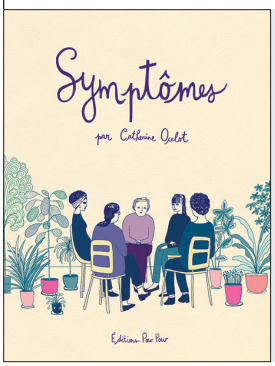
En chœur sororal

La souffrance que peut impliquer la solitude, mais aussi le besoin de créer des liens ne peuvent être dissociés des problèmes de communication, sujet de prédilection dans toutes les œuvres d'Ocelot. L'autrice s'attaque à une certaine attitude du corps médical, qui souvent accorde très peu de temps et d'attention à la parole des patient·es, et à l'injonction à la positivité, qui pousse à camoufler sa détresse. Dans *Symptômes,* cette critique est associée au concept féministe du *care,* qui nomme la fonction sociale du soin, autrement invisibilisée, car féminisée.

En réponse à la dévalorisation du *care,* Ocelot s'approprie la figure maternelle en la déclinant sous différentes apparitions. Le récit met en parallèle le parcours de la protagoniste et celui d'une femme âgée, Mireille Gariépy, la plus récente membre des Solitudes Anonymes. Puis la narratrice, à la suggestion de sa psy, se met en quête d'une « mère intérieure ». Elle hésite entre plusieurs candidates, de Patti Smith à quelques figures archétypales, et finit par arrêter son choix sur Björk, avant de s'apercevoir, hélas, qu'elle ne comprend pas l'islandais, comme ironiquement trahie par la langue maternelle.

La question de la guérison, Ocelot l'aborde avec bienveillance et humour, tout comme notre rapport au monde. Sur le plan graphique, cette posture se traduit par une esthétique écoféministe : la nature, qu'elle soit urbaine, domestique ou idéalisée dans un rêve, ramène à la responsabilité du soin, à l'adoption d'une attitude altruiste. Je pense entre autres à l'imagerie des plantes en pots, omniprésente tout au long de l'œuvre, qui permet de représenter le soin de manière plus universelle et moins genrée, mais aussi au maniement de la case en alternance avec des pages pleines ; une proposition graphique grâce à laquelle Ocelot repense le rapport à l'espace.

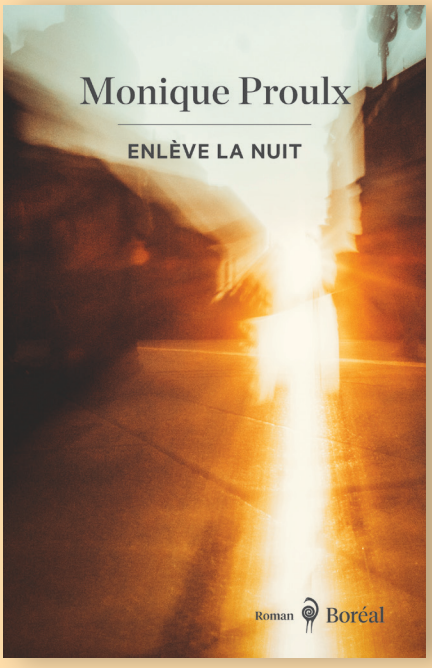
Sans ambages, et avec une remarquable fluidité, *Symptômes* met en mots et en images une sensation autrement difficile à raconter : le réconfort d'être enfin vu·e et entendu·e.



Catherine Ocelot
Symptômes
Montréal
Pow Pow
2022, 288 p.
35,95 $

Rencontrer l'Autre

Photo : Catherine Gravel



Je brûlais d'amitié, je regardais sans gêne tous ceux que je croisais en cherchant leurs yeux pour y mettre le feu.

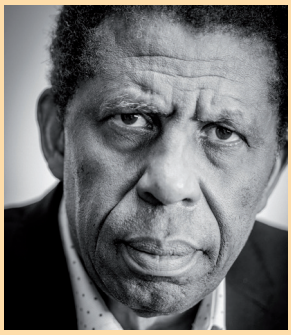
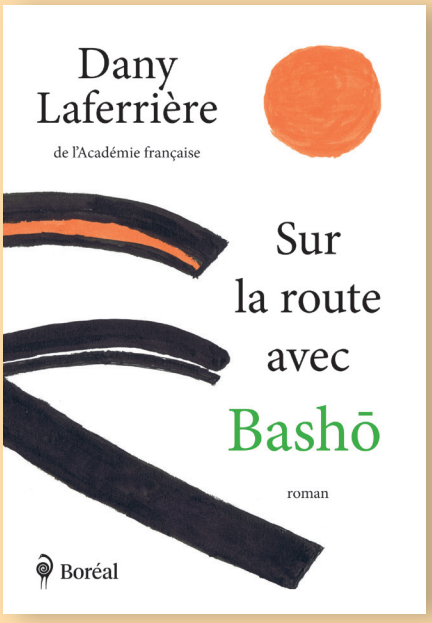


Photo : François Rousseau



Le vrai lecteur est invisible.

Boréal

En librairie.

Les gros sabots

Beau livre **Emmanuel Simard**

Bel objet élégamment réalisé, *L'atelier* suscite malheureusement trop peu d'intérêt pour devenir un incontournable du genre.

C'est banal de le dire, mais l'atelier de l'artiste appelle dans l'imaginaire des néophytes aussi bien que dans celui des connaisseur·ses de nombreuses métaphores. Ces images s'effritent et perdent leur pouvoir de suggestion, bien qu'elles n'en soient pas moins vraies : l'atelier est tantôt un refuge, tantôt une chambre à soi ; il incarne à la fois une pépinière de talents et un lieu de rencontres où l'on réinvente le monde. Sobrement intitulée *L'atelier,* la plus récente offrande du peintre et écrivain Marc Séguin, publiée par les éditions Fides, propose également une définition de cet espace cultissime.

> *Séguin ne dit rien de neuf sur le marché de l'art ni sur sa pratique. Il peine à décrire ce qu'est la création pour lui.*

Faux pas

Fait d'une reliure caisson, doté d'un marque-page noir en toile et d'une tranchefile de la même couleur, le livre a une jolie facture. La mise en page classique offre une grande variété d'images. Le calibrage des photographies, bien exécuté, présente un rendu agréable sur le papier mat. Si ce n'était du choix de la fonte du texte, qui tente d'imiter une écriture dactylographiée, le tout donnerait un résultat plutôt élégant et sans bavure. L'image des première et quatrième de couverture, très foncée, embrouille l'œil. S'agit-il de l'épiderme du peintre ou de la surface texturée d'une de ses toiles ? Un rouge sang trace le nom de l'artiste, tandis que le titre, en lettres carrées, est d'un blanc clair et franc. Veut-on ici nous suggérer la profonde influence d'un atelier sur « l'étrange état d'artiste » ? La peau, le sang, l'art, l'atelier, vous voyez le genre ?

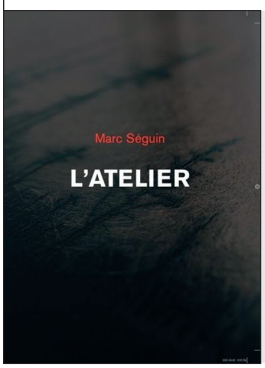
Les photos qui introduisent l'ouvrage nous ramènent heureusement à quelque chose de beaucoup plus terre à terre et à une image moins cliché de l'âme torturée du créateur. À l'intérieur, cependant, rien de nouveau concernant le contenu des photographies : elles participent à l'inventaire visuel de ce à quoi peut ressembler la vie d'un peintre dans son antre. On y voit Séguin au travail, des tableaux en cours ou terminés, des amoncellements de pots de peinture et de pinceaux, des livres qui traînent sur une table. Cela peut vite devenir redondant si les lecteur·rices ne sont pas friand·es de l'œuvre du principal intéressé. Toutefois, la passion de Séguin pour son potager, son érablière et la chasse montrent un éventail plus large de son univers. Il y a occasionnellement de beaux appels entre les pages : une peinture qui répond à un paysage ; un paysage, à un texte. C'est ce qui sauve d'emblée le livre.

Entre les érables et le potager

Pour faire office de liant entre les espaces de création de Brooklyn et de L'Isle-aux-Grues, un texte de Séguin file sur plus de deux cents pages. À la fois carnet et chronique, l'auteur y parle de son quotidien, lance quelques pointes contre le marché de l'art, l'économie et, à l'instar de Joan Miró, « pense son atelier comme à un potager où les choses suivent leur cours naturel ». À d'autres moments, Séguin se sent l'âme chevaleresque et suit les conseils de Francis Ponge : il ouvre son « atelier, et y prend en réparation le monde, par fragments, comme il lui vient ». Deux versants d'un même discours ; celui-là assez pauvre en arguments, d'une philosophie creuse et simpliste basée sur son expérience personnelle. Je comprends l'essence du carnet ou du billet d'humeur : c'est à chaud. Même si je n'ai éprouvé aucun déplaisir à lire ce texte, je vois mal comment il s'intègre bien au projet.

Séguin est loin d'un Patrice de La Tour du Pin dans sa tour d'ivoire. Ses attaques contre le système et son empathie (cachée sous un voile juvénile de cynisme) révèlent un citoyen qui voit la grande marche du monde prendre parfois le dessus sur nos vies. C'est ce qu'on aime de sa personnalité : il est fonceur, il n'a pas la langue dans sa poche, il incarne une sorte de figure québécoise d'authenticité qui fend le paysage et se bat contre Goliath. Cela dit, Séguin ne dit rien de neuf sur le marché de l'art ni sur sa pratique. Il peine à décrire ce qu'est la création pour lui. Il n'arrive pas à cerner pourquoi un tableau s'impose ou non et parvient difficilement à nous faire comprendre ce qu'il vit lorsqu'il peint. Je ne doute pas de l'engagement de l'artiste envers son œuvre et la société qui lui permet de l'exercer, mais l'ouvrage reste selon moi un livre centré autour d'une personnalité connue et dédié à un public généraliste. Il n'apporte pas beaucoup d'eau au moulin.

Les artistes ne sont pas toujours les mieux placé·es pour parler de leur travail. Plusieurs, comme Séguin, ne sont jamais aussi vrai·es et intéressant·es que lorsqu'ils et elles écrivent à propos de leur potager.



Marc Séguin
L'atelier

Montréal, Fides
2021, 300 p.
69,95 $

Autoportrait de l'artiste en jaune canari

Beau livre **Emmanuel Simard**

Le récit honnête et franc d'Annie Descôteaux nous fait découvrir une facette de sa création dont ne pouvait témoigner son œuvre picturale.

Matières premières, de l'artiste en arts visuels Annie Descôteaux, est déjà le septième livre des éditions Le Laps, qui ne cessent d'agrandir de manière originale leur catalogue, et ce, sans faire de compromis esthétiques ni financiers. Face à ces livres de forme presque carrée, réglés comme du papier à musique, nous sommes toujours enthousiasmé·es par les détails qui font l'excellence de cette maison d'édition indépendante : le fini de la couverture, très légèrement texturé ; l'inscription sur le premier rabat nous invitant à passer de l'autre côté du miroir ; les élégants autoportraits de l'auteur·rice en guise de quatrième de couverture. Ici, en plan large, Descôteaux, crayonnée, cachée derrière une tache turquoise et le regard vif, se dévoile en toute humilité.

« Conquistadors de mon intérieur »

De tous les livres du catalogue du Laps, *Matières premières* est assurément le moins expérimental. Néanmoins, il jongle habilement avec les canons littéraires en vogue. Il arrime l'intime et l'essai, les listes aux accents postmodernes ainsi que les légères pointes de cynisme envers les institutions. « Je me suis efforcée de consigner, à brûle-pourpoint, l'ambivalence qui s'était emparée de mon esprit depuis la fin de mes études de deuxième cycle universitaire en arts visuels », confie Descôteaux. De la tortue sur CorelDRAW aux autoportraits mélancoliques, en passant par la communauté de tisserandes, l'autrice offre, dans la partie intitulée « Confidences dépareillées », des fragments autobiographiques sur ses débuts en création. Si l'art alimente sa vision du monde, il nourrit aussi ses doutes quant à ses pouvoirs. À ce point névralgique de l'ouvrage se heurtent la sensibilité de l'artiste et l'ambition qu'exigent sans relâche les tenant·es du milieu de l'art, ceux et celles qui « boudent la simplicité de [ses] intentions ». Mais Descôteaux refuse la position de victime, préférant poursuivre la construction de « ses châteaux mirobolants » avec « ses couleurs de fille » : « [V]ous n'en voudriez pas de toute manière », rétorque-t-elle, libérée des carcans esthétiques et (plus important encore) héritière d'un regard. Je n'aime pas l'image du créateur·rice distrait·e et rêveur·se, mais force est d'admettre que Descôteaux n'est pas tombée loin de cet arbre. Elle porte attention aux détails, observe et confirme que c'est l'artiste qui crée le regard et « tire [sa] force du royaume des couleurs et des objets ».

> *C'est mélancolique, bien que ça ne manque jamais de mordant.*

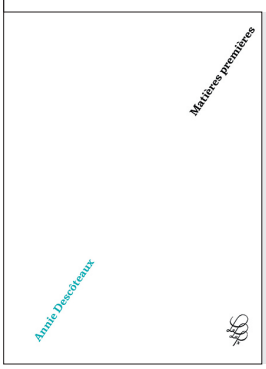
Dans la couleur opaque

Si vous cherchez un texte puissant qui scrute de haut, façon MIT Press, les pratiques artistiques contemporaines, eh bien, il faudra aller voir ailleurs. L'œuvre n'est pas sans faille ; comme les surfaces que travaille Descôteaux, l'écriture possède « quelques échardes, ou une poussière qui se pose / [r]ien d'absolu », où « réside un rapport alchimique au monde ». C'est mélancolique, bien que ça ne manque jamais de mordant. Les couleurs qu'on retrouve dans les collages, les peintures et les sculptures « rétro-pop » minimalistes respirent. Toujours joueuse et un brin revendicatrice, l'artiste, dans les sections suivantes, poursuit son exploration à travers le « prisme désobéissant de l'art qu'elle entend exercer ». Matérialiste, proche du monde sensible et physique des phénomènes, elle met aussi en évidence la nécessité d'une pensée féministe.

Collections

La partie « Bloc-notes », centrée sur les réflexions esthétiques et matérielles de Descôteaux, mobilise son expérience artistique et propose des pages concises d'abstraction, admirables comme des in situ ; de petites sculptures en taille directe ; une collection qui trahit une voix douce, sérieuse et grave par moments. Ce serait une faute de goût si je ne mentionnais pas la brillante traduction de Simon Brown, qui occupe l'autre moitié de l'ouvrage. Les *Matières premières,* qu'il traduit par *Raw Materials,* confèrent une tonalité fort riche aux écrits de l'artiste, rappelant leur dimension crue et sans concession. Lassée de l'art « même pas rebelle » monnayé par un système patriarcal, l'autrice n'est toutefois pas désillusionnée, ce qui aurait pu insuffler une touche amère au livre. Elle garnit plutôt sa palette de « jaune canari » ou de « mauve orchidée », et « barbouillée, [elle] joui[t] à l'idée de désobéir à [ses] propres règlements ».

Matières premières est finalement le récit d'une liberté à gagner à tout prix face aux embûches de l'institution, mais également à ses propres entraves. On referme le livre, « Pouf ! Disparue », comme l'évoque le rabat de la quatrième de couverture. Voilà l'humilité de l'artiste derrière son œuvre, qui disparaît de manière aussi hypnotique et belle qu'une bulle de savon.



Annie Descôteaux
Matières premières

Traduit vers l'anglais (Canada) par Simon Brown
Montréal, Le Laps
2021, 114 p.
18 $